

I

Le mouvement biblique

La place que la Bible occupe actuellement dans la vie religieuse, intellectuelle et littéraire de la nation française aurait été difficilement prévisible au bout des trente premières années de ce siècle. Les remous suscités par ce que l'on appelait encore « la question biblique » n'étaient point apaisés; quelles qu'en fussent les séquelles douloureuses, on discernait toutefois au cours des ans divers indices, dont on mesure mieux à présent l'importance, qui laissaient présager un avenir plus favorable au Livre de la Parole de Dieu, aliment de la foi et de la vie spirituelle des croyants, objet d'études exégétiques et théologiques.

Le peuple chrétien n'a jamais été coupé des Saintes Ecritures. La liturgie en a toujours été tissée, tant dans le Bréviaire que dans le Missel. Mais, à la différence du culte protestant, les offices se célébraient en langue latine et la majorité des fidèles entendaient, sans pouvoir les goûter, le chant et la proclamation des textes d'Ancien et de Nouveau Testament, même lorsque au cours de la messe on doublait l'Épître et l'Évangile d'une traduction en français. Le sermon, en effet — les homélies demeuraient rares —, qui suivait la lecture ne s'en préoccupait souvent que fort peu, car le prédicateur devait surtout exposer divers points de dogme et de morale programmés pour chacun des dimanches de l'année. Cet enseignement, certes, faisait appel à des données scripturaires, mais sa cohésion avec l'office liturgique n'était point assurée.

Les catéchismes, dont on reconnaît à bon droit la forte structure théologique, ne donnaient pas directement accès à la Bible. Beaucoup

contenaient en annexe une certaine initiation à des événements de l'histoire du salut par questions et réponses, parmi lesquelles on aurait vainement cherché des lumières sur la doctrine des prophètes et des sages d'Israël. Le même défaut se remarquait dans les cours de religion dispensés dans les écoles secondaires : on apprenait en premier lieu l'*Histoire sainte* dans des ouvrages embrassant une matière allant de la Création jusqu'à la première expansion du christianisme, et s'en tenant la plupart du temps à la narration des conflits et des batailles des royaumes d'Israël et de Juda, ou encore au récit des menus faits de la vie privée des héros ; ils ne mentionnaient qu'à peine quelques noms de prophètes et d'écrivains d'Israël, la prédication religieuse qui forma le peuple élu dans sa foi, sa morale et ses espérances messianiques tout au long de tant de siècles. En fin de parcours, il arrivait que les élèves n'aient perçu de la Bible ni les trésors littéraires, ni ce qui pouvait nourrir leur foi dans tant de ses pages dont ils ne lisaient pas une seule ligne ou qu'on ne leur proposait que par maigres fragments.

La situation cependant ne restait pas figée dans l'immobilité et les signes ne manquaient pas d'une lente évolution qui se produisait et que l'on peut suivre jusqu'à la guerre de 1939 comme à un point de repère commode. A partir de 1909, héritier de l'œuvre de rénovation de Dom Guéranger, le mouvement liturgique s'affirmait de façon toujours plus puissante et dynamique, animé par les « Cours et conférences des Semaines liturgiques » de Louvain ; son but avéré était non seulement de former le clergé, mais d'amener également le peuple chrétien à participer activement aux mystères du culte de manière pleine et consciente. A cet égard, la publication en 1920 du *Missel quotidien et vespéral* par Dom Gaspar Lefèbvre eut un impact décisif : sans cesse adapté et remanié, ce livre connut une diffusion immense et se trouva bientôt dans les mains aussi bien des adultes que des jeunes. Il ne s'agissait plus d'un recueil de prières avec lequel « on s'occupait » tandis que se déroulaient les offices : désormais les fidèles lisaient directement en français les textes que leur offrait la liturgie, ils s'y intéressaient et bientôt ils allaient en demander l'explication et manifester le désir d'aborder la Bible dont ils étaient des extraits. Ainsi commencèrent à naître en diverses paroisses et parmi des militants d'Action catholique, sans structures définies et sans l'expérience qu'en avaient déjà des milieux protestants, des « cercles bibliques » où des laïcs étudiaient la liturgie et la Bible sous la direction de prêtres ou même d'exégètes auxquels ils avaient recours.

Au plan de l'enseignement religieux au catéchisme, dans les écoles primaires et secondaires, une foule d'ouvrages de tout genre tentaient de renouveler les méthodes pédagogiques et la présentation du message révélé : à côté des *Leçons d'Histoire sainte* (2 vol., Tours, 1924-1925) de L.-Cl. Fillion, retenons parmi les meilleurs : *Histoire biblique* (Paris, 1922) par M. Bouvet, et *Histoire sainte* (Paris, 1925) par un professeur